

De mauvaises ondes

Roman

Bruno Ciret

Bruno Ciret

De mauvaises ondes

© Bruno Ciret, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0176-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE I

Le soleil rougeoyant de fin d'après-midi inondait la forêt de pins de ses rayons éblouissants. Mary et Peter savouraient cette promenade, cette sensation d'avoir la nature pour soi, de sentir tous les parfums de la flore, cette odeur de sève, d'entendre chaque frémissement de la faune, de ressentir l'essentiel par le dénuement, d'être juste là pour l'autre. Ils existaient désormais l'un pour l'autre, lui pour elle et elle pour lui. Elle portait avec élégance un chemisier distingué, au plus près de sa peau, soulignant ainsi la fermeté de sa taille. L'expression de son visage, la finesse de ses doigts et la distinction de sa prestance renforçaient son charme, soulignaient sa séduction, dévoilaient son unicité. Il l'aimait sincèrement, elle en était convaincue. Elle était éperdument amoureuse, il ne pouvait en douter. Leurs regards se rencontrèrent une fois de plus et il la fit virevolter dans ses bras, longuement, parce que ce moment intense et tellement apprécié ne devait jamais prendre fin.

Au bout du chemin, après l'ascension d'une abrupte dune de sable, ils contemplèrent l'océan. Cette impression d'immensité vous ramène à votre propre petitesse, ces vagues captivent votre regard par leur mouvement répété, leur force et leur éphémérité, cette écume et ce bouillonnement achèvent un processus se renouvelant encore et encore au point de broyer les galets pour en faire du sable depuis des millions d'années, l'occasion pour deux êtres de relativiser, de déconnecter, de se retrouver et tout simplement d'être bien, enlacés dans les bras de celui qu'on aime.

Mary et Peter avaient veillé à se réserver cette parenthèse en Charente-Maritime, à La Palmyre, après ce qu'ils avaient vécu concernant le californium¹. Ils avaient besoin de se recentrer sur leur couple, de s'éloigner pour mieux se rapprocher, et d'une belle opportunité d'oublier un peu le quotidien.

Ils quittèrent la Côte sauvage en conservant le bruit du flux et du reflux pendant quelques dizaines de mètres, une houle qu'on ne voit plus mais dont on entend encore la puissance. Le sable fin caressait leurs pieds. Toutes ces sensations étaient délicieuses et renforçaient leur bien-être commun.

Ils avaient tous deux conscience de leur chance de vivre cet Amour hors

normes, que peu connaissent ; ceux qui l'ont connu en restent soit sublimés à jamais, soit détruits sans remède possible...

Mary admirait Peter pour sa rigueur et son abnégation, sûrement sa protection ; Peter admirait Mary pour sa pertinence et sa créativité voire son audace. Ils se complétaient tellement. Il était strict, renfermé et si raisonnable ; elle était expressive, extravertie et si insoumise, lui discipliné, elle indomptable, mais leur association formait un cocktail au plus haut point étourdissant.

Ils avaient su tisser des liens amicaux forts depuis qu'ils s'étaient installés en France, considérant à juste titre que trois piliers équilibrent nos vies, la famille, le travail et les liens sociaux. Ils n'étaient néanmoins pas dupes et savaient pertinemment qu'à tout moment un des supports du triptyque pouvait faiblir et que les autres forces devaient compenser. Lorsque plusieurs piliers s'écroulent, arrivent alors le malheur et la souffrance, ils étaient donc vigilants... Leur attachement à Madeleine et Henri avait une place privilégiée ; ils avaient été leurs premiers contacts, leurs premiers soutiens et leurs premiers confidents. Ils avaient été profondément touchés par les problèmes de santé de Madeleine² et d'autant plus émus par sa rémission puis son espoir de guérison. Mary et Peter avaient en commun cette perception de l'Humain, cet humanisme ou tout simplement cette conscience qu'au-delà des possessions, des ambitions, des prétentions, l'essentiel est bien évidemment ceux qu'on aime et qui nous aime.

CHAPITRE II

Peter avait parfaitement calé sa foulée sur celle d'Henri, au diapason. Les arbres formaient une voûte verdoyante propice aux échanges sans filtre, ni pudeur inutile. Les deux coureurs appréciaient ces sorties intimistes non seulement pour le challenge sportif qu'elles offraient mais surtout pour l'occasion qu'elles leur donnaient de pouvoir dévoiler certaines pensées en toute confiance.

« Peter, entama Henri un peu essoufflé, je suis inquiet car Madeleine ne se sent pas bien ces derniers temps. J'ai beau savoir que son cancer a été vaincu, je suis inquiet.

— Vous avez consulté ?

— Oui, mais le médecin ne voit pas d'où peut provenir cet affaiblissement. Toutes les analyses confirment une sorte d'anémie, sans qu'on ne puisse en déterminer la cause. Je n'aime pas cela, je pensais que nous étions tirés d'affaire et que la vie reprendrait son cours normal.

— Je me sens bien impuissant, tu sais que nous sommes à vos côtés avec Mary.

— Merci Pete, nous le savons ; allez ! on se tait et on accélère, suis-moi si tu peux ! »

Ecartant alors cette conversation, les deux hommes entrèrent dans le sous-bois à une cadence plus rapide. Ils appréciaient que ce sentiment de combativité qui les poussait à cet instant à prendre le dessus sur l'autre se combine paradoxalement à la joie de voir l'autre vous doubler et vous entraîner de l'avant de plus belle. Il faut courir pour le comprendre...

Quelques jours plus tôt, Peter avait reçu un message de Chris³. Mary et lui-même étaient ravis de la nouvelle tournure de sa vie, elle avait été promue cheffe du département « *Human projects and progress* » à l'ONU et elle vivait toujours

le grand amour avec son ingénieur, Lee, homme d'âge mûr, rassurant, sans enfant, et grand spécialiste des ondes électromagnétiques.

Chris leur annonçait son passage en France avec Lee ; ils avaient un rendez-vous très important à Paris puis ils avaient posé plusieurs jours de congés pour venir les voir. Chris émettait aussi le souhait de revoir Henri et Madeleine.

CHAPITRE III

Au retour de sa séance de sport, Peter retrouva Mary à leur domicile.

« Hello Miss ! Que fais-tu ?

— Coucou Amour, je passais en revue des photos, tranquillement. Les prises de vues numériques nous font économiser bien des dépenses car nous n'avons plus besoin d'acheter des pellicules et de les faire développer mais j'aime manipuler les clichés de mes mains.

— Montre un peu ! Nous étions plus jeunes sur cette photo, tu es toujours aussi belle.

— Et toi, moins chevelu, s'exclama Mary en riant.

— Voilà Madeleine et Henri. Mon dieu que ce château d'eau gâche le paysage depuis leur jardin.

— Mais Mary, sans ces infrastructures nous n'aurions pas d'eau courante au robinet et il faut bien les implanter quelque part. Tu sais, elles nécessitent un positionnement non loin d'une source et surtout en hauteur pour obtenir un dénivelé source de pression à l'arrivée dans ta cuisine.

— Bon OK, il était donc surement peu judicieux de construire une maison à cet endroit néanmoins nous savons tous deux que le prix des terrains est d'autant plus bas que les servitudes ou contraintes sont proches. Oh ! L'odeur de fauve que tu dégages pourrait séduire une femme amatrice d'effluves de mâle dans toute sa virilité mais pour ma part, je trouve qu'une douche et un peu de parfum te rendront d'autant plus attirant ! »

Les photographies telles que celles ressorties par Mary, sont des trésors. Elles recèlent nos souvenirs, elles nous rappellent des événements ou de simples situations, elles réveillent des peines ou nous remémorent des joies. Qui peut nier avoir eu les larmes aux yeux en redécouvrant une image de sa vie intime ou liée à un sujet qui le touche profondément ? Un visage, une tablée, une bâtisse, un paysage, nombre d'éléments peuvent susciter un émoi soudain en visionnant

une photo. D'ailleurs, la perte de ces supports provoque une affliction proportionnelle à la détresse qu'implique la disparition d'un passé qui n'existait plus que sur papier glacé.

Pour sa part, Peter était particulièrement touché par la photo d'une jeune fille au corps meurtri par le napalm en 1972 au Vietnam. Il en ressentait toute la dimension humaine, la cruauté de l'innocence martyrisée tout autant que l'humanité prévenante qui devait être portée à cette petite qui n'avait rien demandé. Quand il apprit qu'elle avait rencontré celui qui avait largué cette bombe et lui avait pardonné tout en s'investissant au sein de l'ONU, Peter se sentit lui aussi petit...

Début août 1999, Madeleine et Henri invitèrent Mary et Peter à un apéritif dînatoire comme ils en avaient réciproquement l'habitude. L'accueil fut chaleureux et la conversation prit rapidement de l'épaisseur autour d'une coupe de crémant agrémenté de toasts au saumon et de gâteaux salés que Peter refusait en tant que sportif mais acceptait sans résistance aucune comme gourmand et souvent gourmet.

« C'est assez fou ce développement de la téléphonie mobile, tu te rends compte Henri, dit Peter, et il enchaîna, en cas d'urgence aujourd'hui tu as ton mobile en main et tu peux décrire la situation au médecin du SAMU en temps réel. On gagne un temps phénoménal !

— C'est vrai Peter, tu as raison, cette facilité de communiquer ainsi, à distance, peut-être depuis les endroits les plus reculés un jour futur, c'est génial ! Bon, à ce jour, dès que tu sors de la portance d'une antenne puis que tu bascules sur une autre, bonjour la coupure et la galère, et la surprise de ton interlocuteur quand la conversation décroche.

— La puissance et les débits vont augmenter, souviens-toi de la loi de Moore ! Et tout cela va s'étendre, se réguler et devenir accessible à tous, partout, c'est sûr. Certains spécialistes disent sous 3 ou 5 ans mais en zones de montagne par exemple cela ne va pas être simple, répondit Peter.

— En parlant de cela, ils ont changé l'antenne sur le château d'eau près de la maison. Elles sont de plus en plus discrètes et il paraît beaucoup plus puissantes. »

Madeleine était restée un peu à l'écart ; Mary le voyait, le sentait. Elle lui dit à

voix basse, en aparté :

« Tu vas bien Madeleine ? Tu as l'air soucieuse ?

— Non, je ne vais pas bien. J'étais en pleine rémission, parce que le mot guérison ne doit pas être prononcé quand tu as eu un cancer comme moi ; tout allait bien mais depuis quelques semaines quelque chose ne va pas, je sens mon organisme réagir mais je ne sais pas à quoi. J'ai des bouffées de chaleur, comme une irradiation à l'intérieur.

— Tu as consulté ?

— J'ai vu mon médecin, il ne comprend pas car les analyses sont correctes ; il n'a jamais vu cela car il est aussi ostéopathe et il a senti des tensions inquiétantes dans mon corps.

— Tu me tiens au courant, je suis là Madeleine. »

Elle lui prit la main et en la serrant plongea un regard de soutien dans les yeux de son amie. La soirée se poursuivit, ponctuée de lamentations et d'éclats de rire en entendant les mauvais jeux de mots parfois graveleux des deux acolytes que formaient leurs époux.